Document généré le 11 oct. 2024 23:04

Anthropologie et Sociétés

Jean-Claude GARDIN : Le Calcul et la raison. Essai sur la formalisation du discours savant, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Série Recherches d'histoire et de sciences sociales no 46, 1991, 296 p., ill., bibliogr. Index.

Pierre Maranda

Volume 17, numéro 3, 1993

Masques démasqués

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015282ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015282ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Maranda, P. (1993). Compte rendu de [Jean-Claude GARDIN : Le Calcul et la raison. Essai sur la formalisation du discours savant, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Série Recherches d'histoire et de sciences sociales no 46, 1991, 296 p., ill., bibliogr. Index.] *Anthropologie et Sociétés*, *17*(3), 160–166. https://doi.org/10.7202/015282ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

les lieux de résidence et les circuits médiatiques. Elles démontrent à la fois l'éclatement pratique des formes héritées du passé, l'inadéquation théorique des catégories qui les accompagnaient et les linéaments d'une recomposition encore loin d'être achevée.

L'image qui en ressort n'est pas celle d'un système déterministe et fermé mais celle d'une nébuleuse où des concepts gravitent autour de quelques points fondamentaux. À ces questions complexes et à partir d'articles écrits sur une assez longue période, on aurait donc tort de rechercher une réponse unique et totalement cohérente. D'un chapitre à l'autre, les accents changent et il est facile de constater les hésitations de l'auteur. Bien que frustrante par moments, cette absence de solution unique est surtout passionnante. Elle montre les difficultés d'une recherche qui se veut empiriquement fondée autant que théoriquement articulée et qui n'est pas prête à immoler la rigueur de l'interrogation sur l'autel des solutions faciles.

Pierre-André Tremblay
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

Jean-Claude GARDIN : *Le Calcul et la raison. Essai sur la formalisation du discours savant*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Série Recherches d'histoire et de sciences sociales n° 46, 1991, 296 p., ill., bibliogr., index.

Assurément, dans les limites de cette recension je ne pourrai reprendre nombre de points importants mis en relief par l'auteur. Je me contenterai d'en retenir quelques-uns d'abord pour positionner (comme on dit en franglais moderne) l'ouvrage, rétrécissant ensuite la focalisation sur certains aspects que je juge plus pertinents pour l'anthropologie socioculturelle.

Position de l'ouvrage

Nous avons acquis une certaine connaissance de l'univers physique ; nous nous en sommes donné une aussi de la nature humaine ; l'une et l'autre de ces lectures demeurent chaotiques. La faute en retombe-t-elle sur le fonctionnement de nos esprits ?

Bien sûr, les moteurs, les ordinateurs, les satellites que nous fabriquons fonctionnent convenablement. (Les termitières aussi, les barrages des castors, les toiles d'araignée, etc.) Par ailleurs notre médecine doit faire de nombreux constats d'échec — sida, rhume, cancer... Et que dire de la météorologie, des boîtes noires de la physique ; bref, pour citer René Thom (1980 : 25 *sq.*), « as soon as one leaves the comparatively narrow field in which these laws [gravitation, electromagnetism] can be applied directly, the situation deteriorates rapidly. In Quantum Mechanics the flying start obtained with the hydrogen atom has been gradually slowed down in the *quicksands of approximation* [je souligne] as increasingly complex situations are approached ». De fait, dans le cadre de cette épistémologie de l'*approximation*, on pourrait dire que le programme de Gardin — son *épistémologie pratique* et son *analyse logiciste* — rencontre les propos du mathématicien Georges Guilbaud en finale du collectif sur l'à-peu-près (1988 : 255 ; voir aussi *id.* 1985) :

> L'À-peu-près est partout, depuis toujours
> Assez souvent on tâche à l'occulter.

Il vaudrait mieux ne pas en avoir honte,
Et regarder la situation en face,
avec courage et avec rigueur
(et le courage est souvent proche parent de la mathématique).
Mais la pratique mathématicienne ne suffit pas,
il y faut l'examen des conduites et des langages
les plus rares comme les plus communs.
Enfin l'affaire étant de longue durée,
les témoignages d'ailleurs et d'autrefois nous sont nécessaires.

Devons-nous en tirer la conclusion que nos appareils mentaux fonctionnent — mais piètrement ? Que, en dernière analyse, nous ne savons pas encore très bien comment les utiliser ? Ne produisons-nous encore que des lectures inadéquates, comme (pour nous rassurer ?) voudrait nous le faire croire la théorie du chaos ? Ou bien, plus simplement et plus crûment, notre science va-t-elle vraiment plus loin qu'une « base de données » relationnelle qui arrive à persister tant mal que bien en dépit d'une incohérence dont nous restons des observateurs-participants et dont les méfaits (guerres, pollution, etc.) s'ajoutent à ceux d'un « infini dans tous les sens » (Gardin 1993b : 154 ; voir aussi 157 *sq.*).

La « nature », arrivée à se penser elle-même en nous en même temps que nous nous pensons en elle, ne nous apprendrait guère autre chose sur elle-même et donc sur nous que quelques lois élémentaires telles celle de la gravité (Thom 1980) et, pour les vivants, celle de la reproduction, l'une et l'autre menant à une lointaine implosion. Somme toute, nos processus cognitifs constituent-ils autre chose qu'une émanation normale de cet univers à problèmes dont nous faisons partie prise et prenante et dont nous essayons de tirer du sens (p. 253) ?

L'ouvrage de Gardin nous oblige à une réflexion serrée, austère, sur les dynamiques des processus cognitifs que nous utilisons pour essayer de comprendre nos œuvres et, partant, de nous comprendre. Synthèse sous la forme d'une anthologie de textes déjà publiés au cours de la dernière décennie pour la plupart et présentée par une introduction qui en montre l'organisation, le livre se structure en quatre parties : Historique (chap. 2 et 3), Critique (chap. 4 et 5), Intellectique (chap. 6 à 8), et Retour au discours savant (chap. 9 à 12). Des « Arrière-pensées » (chap. 13) closent cette réflexion stimulante, pointue, pleine de défis soigneusement posés.

Souvent en parallèle avec les démarches des sciences « dures » — mais se défendant contre les critiques de (néo-)positivisme qu'on lui adresse (p. 243 *sq.*) —, le traitement par Gardin des sciences « molles » focalise sur une « épistémologie pratique » (chap. 1, 3, 12), laquelle questionne ceux qui voudraient situer nos efforts en sciences humaines sur une Troisième Voie entre science et littérature (chap. 1, 3, 10 et surtout 12 ; voir aussi 1993b : 157). L'épithète « pratique » qualifie « épistémologie » « pour rappeler la différence entre l'orientation résolument appliquée de nos travaux animée d'intentions normatives non déguisées, et le caractère spéculatif de l'épistémologie des philosophes, tournée davantage vers la réflexion théorique ou l'explication socio-historique » (p. 67 ; voir aussi p. 70, 85, 87 et le chap. 12). Dans ce cadre, notre collègue propose une formalisation de type « analyse logiciste ». En bref, une sorte de calcul propositionnel au niveau d'argumentations (p. 63, 66) qui fondent une ou des interprétations :

> Nous l'avons appelée [analyse] « logiciste » parce qu'elle partage avec le mouvement d'idées ainsi nommé le projet de reconstruire le discours scientifique sur des fondements logiques plus clairs ; et aussi, secondairement, pour marquer que l'analyse en question n'est pas à proprement parler logique, au gré des logiciens, mais plutôt « à la manière de » la logique (p. 172).

Ainsi, peut-être arrivera-t-on à comprendre nos processus pour « "faire du sens" (*make sense*) » (p. 253), en association si l'on veut avec un « constructionnisme » qui donne « la

priorité [...] aux architectures symboliques de la science dans l'appréhension de la "réalité" naturelle et culturelle [...] travail d'expérimentateurs » qu'on poursuivra dans « la recherche des logiques sous-jacentes au raisonnement dans des champs particuliers » (p. 263 *sq.*).

Gardin promeut cette « logique de champs » (p. 176 et *passim*). Il faut rester, monographiquement, à l'intérieur de champs disciplinaires — « "sociétés de discours" (Foucault), sociétés savantes » (p. 254) —, pour y décoder, y analyser les démarches constitutives des argumentations qu'y tiennent ceux qui les ont édifiés et qui continuent de les cultiver pour tirer de l'« Établissement » reconnaissance sociale, financement d'équipes dont on puisse devenir patrons, et salaires (chap. 12; voir aussi chap. 5).

Revenons sur « calcul » et « analyse logiciste ». L'ouvrage porte en sous-titre *Essai sur la formalisation du discours savant*. Formalisation par un « calcul » en rapport avec une « raison ». Somme toute, une réflexion critique qui s'inscrit dans la tradition épistémologique et méthodologique dont on trouve des énoncés chez Francis Bacon, qui pratiquait déjà une sorte de déconstructionnisme de la pensée scientifique — qu'il faut selon lui « *take to pieces* » (*cf. The Advancement of Learning* [1605] et *Novum Organum* [1620]).

Calcul et raison : calcul de modes de raisonnement. On fera porter l'analyse sur une architecture de constructions ou de reconstructions de symboles et d'opérations (p. 64-65), « Symboles et opérations, l'on aboutit ainsi à une espèce de "calcul" dont la première vertu, par rapport à l'argumentation en langue naturelle, est de faire apparaître aussi crûment que possible les matériaux constitutifs du raisonnement, tels qu'ils sont en quelque sorte paraphrasés dans le texte » (p. 172; voir tout le chap. 7 et un excellent exemple tiré de l'archéologie p. 232).

Inversons le syntagme du titre et cherchons la raison de ce calcul, le pourquoi de la formalisation. La réponse de Gardin s'avère simple, comme celle de Bacon : pour échapper à l'arbitraire, au flou herméneutique; pour assurer qu'on s'entende quand on vise une progression cumulative de savoirs les plus objectifs possible, dont la validation provient principalement de leur valeur de diagnostic et de prédiction (voir surtout chap. 4, « Des sciences [noter le pluriel] du discours au discours [noter le singulier] de la science » et *id.* 1993b : 155, 159).

Le mode de raisonnement que propose Gardin s'avère à la fois simple et élégant. Il le résume dans le modèle suivant (p. 242) que je cite intégralement à cause de son importance et dont on verra immédiatement la pertinence pour l'anthropologie comme pour les autres sciences :

> La vision logiciste [...] invite à rechercher, dans nos commentaires des œuvres ou des conduites humaines, la présence d'opérations mentales assez strictement définies pour qu'on leur accorde un statut de même nature qu'aux opérations mobilisées dans le raisonnement scientifique [Ne pourrait-on pas presque prendre ce passage pour un extrait ou tout au moins une paraphrase de *La Pensée sauvage* de Lévi-Strauss...?]. Le principe de cette recherche est assez simple : partant de la situation décrite plus haut, où l'analyse de constructions interprétatives différentes met en évidence des ambiguïtés du type suivant :
>
> (1) $p \longrightarrow q1 \text{ OU } q2 \ldots \text{ OU } qn$
>
> le jeu logiciste consiste à chercher à réduire ces ambiguïtés en enrichissant la partie gauche de l'expression : que faut-il ajouter aux prémisses *p* pour supprimer les disjonctions de la partie droite et obtenir — idéalement — des règles non ambiguës telles que :
>
> (2) $p.C1 \longrightarrow q1$
> $p.C2 \longrightarrow q2$
> $p.Ci \longrightarrow qi$
> $p.Cn \longrightarrow qn$?

> Les facteurs C ajoutés à la partie gauche ne sont rien d'autre qu'une manière de délimiter les « contextes » à l'intérieur desquels une règle $p \longrightarrow q$ est applicable, à la place des opérations ambiguës dont nous sommes partis dans l'expression (1). Ces contextes peuvent à leur tour être compris de plusieurs façons : tantôt dans le sens de cultures particulières, localisées dans l'espace et le temps, tantôt par des systèmes de croyance plus ou moins partagés, les uns du côté de l'observateur (interprétations « idéologiques »), les autres du côté de l'observé [...] Une autre manière encore de comprendre le processus met en jeu la notion de décidabilité : partant d'une situation de type indécidable de type (1), on recherche des éléments nouveaux capables de jouer le rôle de critères de décision, pour arriver à une situation de type (2).

Ce modèle et ce programme de recherche « logiciste » de précision m'amène à regretter que Gardin fasse peu de cas d'un mode de calcul pourtant souvent efficace, la statistique. Il en trouve l'usage peu recommandable car il « semble emprisonner dans des voies numériques » (p. 36). Pourtant, le modèle p.Cn $\longrightarrow$ qn ne se rapproche-t-il pas des analyses de corrélations, de correspondances et des modèles de régression dans lesquels l'analyse des résidus joue un grand rôle, analyse qui travaille sur la décidabilité et qui vise le passage du type (1) au type (2) ? (Sur les résidus, voir aussi p. 84-85).

Dans la même ligne, je ne vois pas bien comment Gardin peut échapper au calcul des probabilités. En effet, l'importance qu'il accorde à la validation par justesse de prédictions l'implique : comme aussi (1) sa réponse à une question d'Anne Souriau lors du débat qui a suivi sa conférence à la Société française de philosophie (chap. 3) où il précisait que « notre critère de plausibilité est donc empirique et non formel » (p. 83) et (2) sa critique de Passeron (*Le Raisonnement sociologique : L'Espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, 1991) où il écrit que, dans « le domaine des théories explicatives que nous avançons », on fait « face à des *régularités empiriques assez bien établies* » (Gardin 1993b : 155 ; je souligne). Et n'en va-t-il pas de même quant aux « tests de pertinence » et aux « tests de compatibilité » (p. 102) que certaines statistiques effectuent fort bien, par exemple et entre autres, le *Smallest Space Analysis* de Guttman et Lingoes ? (voir aussi Barbut 1988 sur l'association « canonique » « d'une moyenne pondérée à toute valeur centrale qui n'est pas trop "farfelue" » [1988 : 110]).

Gardin sait reconnaître les limites de l'analyse logiciste : si elle repère et identifie des « blocs mal fondés ou mal appareillés [...] elle ne nous dit rien sur l'usage que nous devons en faire ». Cela devrait-il nous conduire à « les [ces blocs] considérer comme des hypothèses encore sujettes à caution » qu'on pourra éventuellement tester, ou à changer « radicalement la conduite de nos barques » (p. 260) ? À changer radicalement notre langage, en tout cas (voir *infra*, section 2, référence à l'intelligence artificielle et aux sciences de l'information).

Enfin, je recommande particulièrement la lecture du chapitre 12 pour sa clarté et pour sa grande portée épistémologique et méthodologique.

Pertinence anthropologique

Ouvrage d'un célèbre frère — Gardin pratique l'archéologie de façon éminente —, *Le Calcul et la raison* prend naturellement et principalement appui sur sa discipline. Inévitablement, son épistémologie pratique convoque tout aussi bien les autres sciences humaines, les études littéraires et plus particulièrement cette discipline dont l'archéologie ne peut faire l'économie : l'anthropologie (chap. 3, 4 et 11 ; voir aussi Gardin et Peebles 1992 : 390). Venons-en aux questions que nous pose à nous, anthropologues, l'épistémologie pratique.

Il arrive qu'on nous reproche un verbiage inconséquent. Ainsi, il y a quelques années, le *TIME Magazine* commentait, à propos de *Encountering Aborigines* de notre distingué collègue K.O.L. Burridge, qu'on ne trouvait là, comme dans la plupart des écrits anthropologiques, que des énoncés triviaux où nous ne faisons que « *belabor the obvious* » sous un

jargon de prestige, voire de snobisme. Pour Gardin, il nous faut en premier lieu échapper à la simple paraphrase de nos données « sans vertu générative ni générale d'aucune sorte, et en ce sens parfaitement stérile » (p. 15 ; voir aussi chap. 5 et chap. 6 où Gardin évoque le besoin d'une « théorie de la paraphrase », p. 157).

Mais alors, à quelles exigences doivent répondre les reproductions des discours que nous recueillons sur le terrain, et les discours que nous produisons pour les interpréter ? L'épistémologie pratique nous incite, dans notre logique de champ à nous, à conscientiser et à interroger avec encore plus d'acumen que le soutient l'anthropologie postmoderniste (*cf.* Simonis 1988) la visée, la source, le tri et la cueillette de nos données (p. 60) — notre input — et la mise en forme — output — que nous en faisons au moyen du traitement par ce « moteur d'inférence » qu'ont façonné notre formation, nos expériences et la conscience professionnelle que nous en avons construite. Et appliquons à nos démarches comparatives ce que Gardin dit de l'archéologie (*cf.* son modèle $p.Cn \longrightarrow qn$) : « *lorsque le système d'inférences qui sous-tend une construction donnée a pu être traduit sous forme de règles explicites, est-il possible d'appliquer celles-ci à l'interprétation de faits archéologiques nouveaux, dans des circonstances qui permettent d'apprécier la validité empirique du résultat ?* (p. 231 ; italique dans le texte).

L'intéressante analyse de quelque deux cents projets de recherche dans les sciences humaines qu'effectue Gardin (chap. 5) nous offre une leçon de faits. Membre du jury, il a décortiqué les réponses à des appels d'offres pour les sciences humaines, en provenance de la Délégation Générale à la Recherche Scientifique et Technique de France. Je cite l'« hypothèse » qu'il formule en bout de ligne :

> Se pourrait-il que la gigantesque production verbale des sciences humaines fût en fait la conséquence non seulement d'une formation particulièrement lâche, quant à l'exercice de la pensée, mais aussi d'une « déformation » au contraire tout à fait systématique, même si elle n'est pas délibérée, quant à l'exercice de la parole ? (p. 144).

Gardin nous incite à la sobriété langagière, à pratiquer une qualité de langue qui, pour toute sa précision, n'exclut en rien le « lyrisme » (p. 33 *sq.* ; 261 *sq.*).

Une dimension importante du travail ethnographique consiste à repérer ces « connaissances [représentations de l'univers] que deux personnes ou plus doivent avoir en commun pour se comprendre » (p. 165). Or par quels modes de calcul sémantique et de raisonnement pouvons-nous, sur le terrain et à partir des données que nous y avons recueillies et que nous manipulons, en arriver à définir ces connaissances partagées qui, fondant une société, lui donnent d'exister comme telle, de se situer par rapport aux autres sociétés et aussi de communiquer avec elles soit pour trouver des terrains d'entente, soit pour les déclarer hostiles ou irrecevables, soit pour accepter de s'y assujettir ou pour vouloir les dominer... Somme toute, nous focalisons sur des problèmes de « sens [plus ou moins] commun », de sens partagé, recevable, et de sens exclu, irrecevable.

Voilà ce sur quoi nous contraint de réfléchir avec une austère lucidité le livre de Gardin. Nous devons porter un regard intransigeant sur les méthodes et opérations analytiques à partir desquelles, raisonnant, nous finissons trop souvent par nous « faire une raison » dont on peut remettre en question les fondements, c'est-à-dire les « calculs » qui y ont abouti. Calcul et raison, raisons de nos calculs : défi épistémologique crucial et redoutable. Selon Gardin, on ne le relève que par des études monographiques les plus fouillées, les plus précises possible. Quant à l'outillage conceptuel et technique requis, nous devrions le chercher du côté de l'intelligence artificielle (systèmes experts) et des sciences de l'information plutôt que dans les modèles et pratiques de la linguistique ou de la sémiotique (p. 157, 165, 177 *sq.*, 237 ; voir aussi Gardin 1993a : 155-156). Conséquence : les sciences humaines définiront un langage radicalement nouveau pour travailler adéquatement à la représentation de nos données (chap. 8) — une affaire qui « s'étendra sur quelques décennies » (p. 188).

Là, d'ailleurs, s'inscrit l'analyse logiciste. Allant bien au-delà du flou herméneutique, sa démarche reste sobre car « elle ne fait qu'étendre aux recherches sur les phénomènes humains des *principes* [je souligne : pas des "méthodes"] pratiqués depuis deux ou trois siècles dans les sciences de la nature » (p. 222). Nous faisons nombre d'analyses de textes — pas seulement de mythes, de rituels, de folklore mais aussi des réponses que fournissent nos informateurs à nos interrogations, mais aussi de nos conversations avec eux, mais aussi des propos que nous les entendons échanger. À cet égard, Gardin examine les « objectifs », les « buts », les « résultats », les « réussites », etc., des analyses de textes (chap. 4, reproduction du chap. 1 de son ouvrage *Les Analyses de discours*, 1974). Trop sévère — ne devrait-il pas l'être tout autant pour les sciences « dures » ? — il ne tient pas compte, dans ce bilan qu'il maintient comme encore actuel après deux décennies (p. 93), de certaines « réussites » qui ont subi des tests de validation comme ceux qu'il exige.

De toutes façons, il existe des anthropologues qui manient bien les « outils nécessaires » (p. 154) pour ces travaux, outils que Gardin regroupe sous quatre chefs : un métalangage, des mécanismes formels pour exprimer des relations entre les termes du lexique métalinguistique, une grammaire de règles de correspondance entre la langue naturelle et le métalangage et, dans le métalangage, un instrument de calcul logico-sémantique (p. 155 ; voir aussi p. 115, 181).

Quant aux analyses littéraires, Gardin soutient les positions qu'il a brillamment exposées dans la préface à la deuxième édition de *La Logique du plausible. Essai d'épistémologie pratique en sciences humaines* (Paris, 1987 ; voir aussi 1993b : 161, « L'analyse logiciste de celles-ci [les constructions de la "science" littéraire des textes] n'a évidemment guère de sens »). Par ailleurs, paradoxe : n'a-t-il pas signé la préface — qui reste *aloof* il est vrai — d'un ouvrage récent s'inscrivant dans la mouvance du Reader's Response Theory, à savoir E. Nardocchio (dir.), *Reader Response to Literature. The Empirical Dimension* (Mouton de Gruyter 1992) ? Il aurait pu développer en ce sens la note 6 (p. 200) et ses considérations sur la « méthodologie des applications contrôlées » (p. 210 *sq.*).

Ouvrage austère, pénétrant, exigeant et pointu, *Le Calcul et la raison* ne peut nous laisser indifférents. Spécialistes ès sciences humaines, notre pensée comme notre pratique se doivent de se colleter aux propos de Gardin. Et, dans une perspective plus vaste que la simple « logique de champs », Gardin ne nous amène-t-il pas à reparamétrer toute l'épistémologie : irrévocablement et indissociablement « naturels », à la poursuite de champs de pensée aussi fuyants que les champs magnétiques des galaxies, nous tâcherons sans cesse d'améliorer le rendement asymptotique de nos savoirs tout en restant à la merci d'un univers tout aussi évasif qu'une de ses parties, infime, l'humanité.

Pierre Maranda
Département d'anthropologie
Université Laval

Références

BARBUT M.

1988 « Sur une classe de résumés statistiques : les valeurs centrales » : 109-141, in Centre d'analyse et de mathématiques sociales, *L'À-peu-près. Aspects anciens et modernes de l'approximation*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

GARDIN J.-C.

1993a « De l'Anthropologie à la Connaissance : une vision indienne de nos destinées », *L'Homme*, XXXIII : 149-157.

1993b « Les Embarras du naturel », *Archives européennes de sociologie*, XXXIV : 152-165.

GARDIN J.-C. et C.S. Peebles (dir.)
1992 « Epilogue » : 385-391, in *Representations in Archeology*. Bloomington : Indiana University Press.

GUILBAUD G.T.
1985 *Leçons d'À-peu-près*. Paris : Bourgeois.
1988 « Envoi » : 255, in Centre d'analyse et de mathématiques sociales, *L'À-peu-près. Aspects anciens et modernes de l'approximation*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

SIMONIS Y.
1988 Compte rendu de : G.E. Marcus et M.M. Fischer, *Anthropology as Cultural Critique. An Experimental Moment in the Human Sciences*, in *Anthropologie et Sociétés*, 12, 1 : 126-132.

THOM R.
1980 « Mathematics and Science Theorizing », *Scientia — International Review of Scientific Synthesis* (Special Issue) : 25-40.

Paul-Marc HENRY (dir.) : *Poverty, progress and development*, Londres/Paris, Kegan Paul International/UNESCO, 1991, 311 p., notices biogr., bibliogr.

Cette collection de treize articles m'a intéressé par l'importance du sujet annoncé en titre. À une époque où l'économie reprend du poil de la bête mais où les conditions de vie des travailleurs et travailleuses continuent à se dégrader, une réflexion sur la pauvreté est bienvenue. Dans une conjoncture où les chantres du capitalisme de l'après-guerre froide nous annoncent la « fin de l'histoire », revoir la notion de progrès est, certes, nécessaire. Enfin, alors que se creuse le gouffre déjà profond qui sépare les pays qui réussissent des pays pauvres, il est indispensable de se demander si le développement n'a jamais été autre chose qu'un slogan lancé par un président américain en mal de thèmes légitimant le début de la guerre froide.

On ne trouvera guère dans ce livre d'eau à mener au moulin de la réflexion. Les points de vue sont classiques à en être triviaux : bien sûr le progrès existe, il consiste en l'enrichissement de la société. C'est aussi ce qu'on appelle le développement. Pour bien faire, ajoutez-y un peu de bons sentiments déplorant le matérialisme.

Certes, pareille banalité n'est pas partagée par tout le monde. Le texte rédigé par G. Destanne de Bernis et intitulé « Développement ou paupérisation » est plus intelligent et recèle plus de capacité critique, ce qui en fait probablement le meilleur chapitre du livre. On retiendra aussi celui de G. Sarpellon sur la « nouvelle pauvreté » en Italie et celui d'I. Sachs sur les dimensions écologiques de la croissance et de la pauvreté au Brésil. D'autres chapitres peuvent apporter quelques données factuelles intéressantes, mais la plupart n'arrivent guère à dépasser le stade de l'énoncé d'indices macro-économiques. Le peu de rapport entre les articles à vocation théorique et ceux plus descriptifs montre d'ailleurs qu'il s'agit d'un problème de fond qui va au-delà des personnalités présentes.

Le plus regrettable est que beaucoup d'auteurs se sentent obligés de défendre leur pays respectif et d'indiquer comment le gouvernement a trouvé la solution qui réglera tous les problèmes. De ce point de vue, la palme est remportée par le représentant (le mot n'est pas trop fort) chinois, qui trouve le moyen de dire sans sourire que l'introduction des zones de